

Prix ATLAS des lycéens 2024 | Italien

Corrigé proposé par Béatrice Didiot

Merci et bravo à tous les candidats pour le bel effort qu'ils ont fourni ! Visiblement, tant le texte que les consignes ont été lus attentivement, permettant à chacun de repérer les enjeux de traduction que présentait cet extrait et de forger les propositions qui lui paraissaient les plus appropriées.

Tous ont ainsi compris qu'il fallait trouver le moyen de rendre l'oralité de l'échange entre l'officier et Antonio en tenant compte de leurs positions respectives (le premier représente l'autorité avec tout ce qu'elle a d'arbitraire sous le fascisme, le second ne peut compter que sur sa ruse pour la déjouer) et de l'aspect théâtral et éminemment drôle de ce dialogue (l'officier fait tout pour incarner sa fonction, censée le distinguer d'Antonio – visage de marbre, auquel on prêterait volontiers une mâchoire carrée, comme celles des statues de Mussolini, usage de la matraque, menace... –, alors même que tous deux appartiennent au même monde – l'un et l'autre parlent sicilien et ont les mêmes références culinaires : brioche, *granita*, *amarena*...).

Dès lors, le choix d'à peu près tous de ne pas traquer les répétitions était très judicieux, même si ici et là un synonyme n'était pas mal venu (verbes d'élocution pouvant remplacer « dire », « marmots » pour « enfants », « gourdin » pour « matraque », comme certains l'ont proposé), tout comme celui de respecter le rythme des répliques et de la narration (deux candidates ont basculé toute la scène au présent, ce qui était tout à fait envisageable.)

(À propos d'oralité, attention à ne pas confondre langue orale et langue familière : « Qu'est-ce que tu fais ? » ou « Tu fais quoi ? » est plus oral que « Que fais-tu ? », par exemple, mais « Qu'est-ce que tu fiches/fous ? » est, en outre, familier.)

Concernant le détail des choix de traduction, certains passages ont constitué des casse-têtes pour beaucoup :

– images ou descriptions imagées

« *Faccia di marmo* » du garde (première phrase), auquel faisait écho « *diventò di pietra* », un peu plus loin. Le défi était de réussir à garder, dans la mesure du possible, l'idée de pierre présente dans les deux séquences. Selon le dictionnaire Treccani, « *faccia di marmo* » désigne un visage, une expression dure, insensible, mais aussi ce qui est froid ou blanc. Dès lors, « visage dur/impassible/fermé » allait dans le bon sens ; si « visage de marbre » (« visage qui ne laisse paraître aucune émotion », dictionnaire Littré) ne conserve que l'idée d'impassibilité, il constituait peut-être la meilleure solution au vu de la gageure évoquée plus haut. Pour la seconde séquence (« *Diventare/Farsi di pietra : restare immobile per stupore o per altra violenta emozione, impietrite.* », Treccani), les propositions « raide (comme une statue) » ou « se figea » (« figer » = « faire passer à l'état solide », dans sa première acception) étaient de très bonnes options. « Pétrifier » pouvait peut-être aussi inspirer des trouvailles.

« *Come quando un uomo succhia il sigaro e fatica a pronunciare le parole.* » *Succhia* a été traduit par « fume », « mâche », « tire sur son cigare », « tire une latte ». Comme l'expression « sucer le cigare » existe aussi en français (voir le TLFi¹), le plus simple était de la conserver.

¹ Trésor de la langue française informatisé.

« *Antonio era un uomo liscio che si faceva sciddicare le cose sopra.* » *Liscio* a donné lieu à une grande variété de propositions : « poli », « droit », « indifférent », « direct », « simple », « patient »... Pour savoir comment l'interpréter et le rendre, le mieux était de considérer le reste de la phrase. Si Antonio « laissait les choses glisser sur lui », comme un certain de nombre de candidats l'ont bien compris et restitué (« laissait les choses/les problèmes/les insultes glisser/couler »), rien n'interdisait de le décrire comme « lisse ».

Remarque : bien d'autres séquences qui pouvaient quelque peu surprendre ont inspiré une majorité de traductions proches de la version originale et très satisfaisantes.

Ex. « *La folla fremeva e anche la mano col manganello fremeva pure lei, e vibrò ancora e con più vigore sull'altra mano di Antonio.* » — > « La foule frémit/frémissait comme la main qui tenait la matraque, et elle vibra encore et avec plus de vigueur sur l'autre main d'Antonio. »

« *I figli si portano dietro come gli occhi.* » — > « Les enfants cela s'amène avec soi, comme la prunelle de ses yeux. »

Dans la phrase « *Questo mi mancava" disse, e giù un colpo di manganello sulle mani di Antonio, che dal dolore lasciò cadere con un tonfo la valigia.* », comment convenait-il de traduire « *lasciò cadere con un tonfo la valigia* » ? Concrètement, c'est la chute de la valise qui produit un bruit sourd ou mat, pas le fait de la laisser tomber. Pour conserver la structure et le rythme de la phrase, beaucoup de candidats ont conservé la formule italienne :

« "Celle-là, on ne me l'avait pas encore faite", dit-il en abattant un coup de matraque sur les mains d'Antonio, qui, sous l'effet de la douleur, lâcha sa valise dans un bruit mat. »

Autre solution : introduire la mention du choc entre la valise et le sol, quitte à couper la phrase pour ne pas l'alourdir avec deux relatives (« qui, sous l'effet de la douleur, lâcha sa valise, laquelle... ») :

« Elle est bonne, celle-là » et *vlan* un coup de matraque sur les mains d'Antonio. Sous l'effet de la douleur, celui-ci lâcha sa valise, qui heurta le sol dans un bruit mat. »

— expressions (difficile de connaître chacune, d'autant que les dictionnaires ne les recensent pas toutes...)

« *Antonio non ci pensò un attimo* » était à comprendre non pas comme « Antonio n'y pensa pas un seul instant » ou « Antonio y pensa encore un moment », mais comme « Antonio n'y réfléchit pas à deux fois » ou « n'hésita pas », ainsi que certains l'ont écrit.

« *Questo mi mancava.* ». Le sens n'est pas « Elle/Ça me manque », mais, comme une poignée de candidats l'a proposé, « On ne me l'avait pas encore faite, celle-là. » (belle trouvaille !) voire « Il ne manquait plus que ça. ». Autre possibilité : « Elle est bonne, celle-là. »

Pour éviter les faux-amis ou choisir parmi les différentes acceptions d'un terme, le mieux est toujours de consulter un dictionnaire. Dans cet extrait, *uguale* a sens de « pareil » et non d'« égal » ; *turchese* signifie « turquoise » et non pas « turc » ; *parrino* veut dire « prêtre » et non pas « parrain », comme indiqué dans la présentation du sujet ; *lasciare* dans « *Chi lasci ?* » a le sens de « laisser » et non de « lâcher » ; « *i figli* » sont ici « les enfants » et non « les fils ». *Servire* dans la phrase « *Forse che qua nella nostra patria non servono giovani braccia per lavorare ?* », qui a donné bien du fil à retordre à certains, ne signifie pas « servir » mais « avoir besoin de » (« Tu penses qu'ici, dans notre patrie, on n'a pas besoin de jeunes (bras) pour travailler ? », ont traduit fort à propos un certain nombre de candidats.)

Et pour les hésitations concernant le *passato remoto* ou le passé simple de certains verbes, n'hésitez pas à vérifier la conjugaison de ceux-ci en attendant de la mémoriser en lisant.

Trouver la bonne distance par rapport au texte original est toujours complexe. Certains, dans leur effort fondé pour ne pas produire une traduction trop littérale ou obscure, ont tendu à s'éloigner

un peu trop de la version originale en procédant à des coupes, des ajouts ou des reformulations ; autant d'écueils à éviter pour ne pas porter atteinte au propos, au style de l'auteur ou à l'intégralité de son œuvre.

Ex. : « *Non si lasciano i figli a questo o a quello. I figli si portano dietro come gli occhi.* »

- > « On ne laisse pas des enfants seuls, ils restent sous notre responsabilité. »

« *Cosa lasci qui? Forse dei bambini? Perché se lasci dei bambini scoddittillo. Non si lasciano i figli a questo o a quello.* »

- > « Qui laisses-tu ici ? Peut-être des enfants ? Pourquoi laisser des enfants déstabilisés.

On ne laisse pas ses enfants à n'importe qui. »

Dans le même esprit, il n'est pas souhaitable de franciser les références dans un texte de ce genre. Antonio peut rester « Antonio » (et non Antoine) et les brioches peuvent rester fourrées à la crème fouettée et non à la confiture ou d'autres garnitures. Dans certains albums ou romans pour les très jeunes lecteurs dont l'histoire se passe dans un monde imaginaire ou non nationalement identifié, il arrive souvent que le traducteur et l'éditeur fassent le choix de transposer les noms des personnages voire certains éléments de leur environnement dans l'univers français pour les rendre plus familiers ; mais dans un roman destiné aux adultes et ancré dans le monde italien — sicilien même, dans ce passage —, le fait de rebaptiser le héros « Antoine » pourrait brouiller les pistes en connotant le personnage comme français ou d'origine française.

Cette optique n'a pas toujours prévalu dans l'histoire de la traduction : à une époque, on encourageait vivement ce genre d'adaptations.

Dernier point, le texte présentait un casse-tête qui n'a fait l'objet d'aucune proposition et ne pouvait guère être résolu en l'espace de quatre heures, tant s'en faut : comment faire ressortir les quelques mots siciliens qu'il comporte (*scoddittilo, sciddicare, saccuddu*) ? Comme on rencontre souvent des passages en dialecte dans les textes littéraires italiens, la question vaut la peine qu'on lui consacre quelques lignes.

À l'échelle de cet extrait, tout ce qu'il était possible d'observer était que l'officier et le narrateur émaillent leurs propos (italiens) de sicilien (tout comme le fait Antonio dans le reste du livre) et plus précisément de mots siciliens faciles à comprendre pour un lecteur italien (*scoddittilo* est proche de *scordatelo, sciddicare* de *scivolare...*). En va-t-il de même dans les autres pages de ce roman ? Les emprunts au sicilien s'y réduisent-ils à des mots ou rencontre-t-on aussi des séquences plus longues (paragraphes entiers, par exemple) ? Et surtout quel est l'effet recherché par l'auteur (marquer l'origine régionale ou sociale des personnages s'exprimant en dialecte ? Évoquer les références communes de certains ? Rappeler que l'italien n'était pas la langue maternelle de bon nombre d'habitants de la Péninsule en 1923 ? Permettre au lecteur de goûter la saveur du sicilien ?) Autre interrogation : vu qu'il existe bien des variantes du sicilien, dans quel(s) fonds linguistique(s) l'auteur a-t-elle puisé ? Un « patois » (voire plusieurs), un sicilien plus transversal (compréhensible par davantage de monde) ou les deux la fois, quitte à composer un ensemble original ? Et a-t-elle forgé des néologismes ? L'objectif ici est d'évaluer la marge de liberté que l'auteur a pu s'accorder par rapport au réel pour déterminer celle dont le traducteur ou la traductrice peut disposer en français.

Seule une analyse approfondie de l'ensemble du texte peut répondre à ces questions (et d'autres) pour décider quelle stratégie de traduction adopter. Faute d'avoir procédé à ce travail, je n'avancerai pas de propositions sur ce point.

Proposition de traduction

L'officier en uniforme fasciste, visage de marbre et matraque à la ceinture, scruta les yeux turquoise d'Antonio, l'arrêta puis lui dit : « Halte, qu'est-ce que tu fais ? Pourquoi tu vas en Amérique ? Crois-tu qu'ici, dans notre patrie, on n'a pas besoin de jeunes bras pour travailler ? Dis-moi ce qui t'y pousse ! Tu pars pour quoi, dis ? »

[Dans la dernière phrase de l'officier, l'enjeu était de permettre d'enchaîner avec la préposition « Pour » (« Pour la liberté »).]

— Pour la liberté », répondit Antonio sans y réfléchir à deux fois.

Le mot « liberté » sonna aux oreilles du garde comme le mot « diable » à celles du curé et l'homme se figea.

« Elle est bonne, celle-là » et *vlan* un coup de matraque sur les mains d'Antonio. Sous l'effet de la douleur, celui-ci lâcha sa valise, qui heurta le sol dans un bruit mat.

« Ah oui ? Et peux-tu me dire ce que c'est que la liberté ? » demanda l'officier en tordant la bouche comme un homme qui suce un cigare et a du mal à articuler.

Là encore, Antonio n'eut pas la moindre hésitation ; valise par terre et main meurtrie dans la poche, il répondit : « La liberté, c'est comme l'air frais : quand il y en a, on respire bien, même si on ne le voit pas. La liberté, c'est comme un parfum de printemps dans le ventre. Sans elle, je ne peux pas vivre, monsieur. »

L'officier parut troublé, mais revint à la charge : « Qui est-ce que tu laisses ? Qu'est-ce qui reste ici ? Des enfants ? Parce que si c'est ça, tu peux toujours rêver. On ne laisse pas ses enfants à untel ou untel. Les enfants, c'est comme les yeux, ils vont où on va. »

— Je laisse un père, la femme de mon père, une terre riche en arbres et en beautés, des amis et de la famille, comme tous ceux qui s'apprêtent à partir.

— Rien ne dit que tu vas partir aussi, tête de brioche. Tu as vraiment la tête d'une brioche, toi, large et ronde, il ne te manque plus que la crème fouettée. » Et en avant les provocations !

Mais Antonio était un homme lisse, enclin à laisser couler. Saisissant la balle au bond, sur-le-champ, il répliqua : « À deux pas, tout près du port, il y a une pâtisserie qui prépare des *granite* avec des mûres fraîchement cueillies. Pourquoi n'irait-on pas voir si ma tête ressemble vraiment à une brioche ? »

La foule frémissait, et la main qui tenait la matraque aussi ; elle s'agita de nouveau et plus fort cette fois sur l'autre main d'Antonio.

La douleur lui monta à la tête, mais dans sa tête il y avait aussi son astuce. « Vous, dans votre main, vous avez une matraque et moi, dans mon sac, j'ai de l'*amarena* bien sucrée. Si nous trinquions à nos aventures ? La vôtre et la mienne ? »

Cette liqueur, à la fois douce et amère, dénoua tant les crispations que la discussion.

Le garde détendit les lèvres, lâcha sa matraque, puis dit : « Ça alors, la même *amarena* que celle de ma grand-mère... »